

# Identité et *ethos* théologique des Églises Orientales, *ou la vie ecclésiale intégrale*

*Introduction : quelques précisions.*

Les quelques thèmes que je vais brièvement aborder dans cette présentation n'offrent rien de très original. Mais il me semble qu'il n'est pas inutile de les mettre en valeur dans leur unité profonde, afin de souligner leur étonnante cohérence, si caractéristique de la pensée des Pères de l'Église, lesquels ne font qu'amplifier le kérygme chrétien lui-même. Qu'est-ce, en effet, que l'Église ? Ce n'est rien d'autre que le mystère vivant du Christ, le prolongement dans l'histoire de l'incarnation du Verbe. Si nous prenons à la lettre l'expression fondamentale de St Paul définissant l'Église comme 'Corps du Christ' ; si nous nous attachons au sens profond du dogme christologique, alors nous aurons une vision totale et vraiment juste de l'expérience ecclésiale.

Cette vision d'ensemble peut aussi nous permettre de poser un diagnostic. Nos Églises vivent-elles intégralement toutes ces dimensions, qui doivent faire de chacune un corps pleinement accompli ? La négligence de tel ou tel aspect de l'existence ecclésiale n'est-elle pas une mutilation qui entrave leur rayonnement et affecte leur être même ? L'enjeu est donc important, puisqu'il embrasse à la fois le témoignage que nous donnons au monde et le plus intime de ce qui fait de nous des Chrétiens.

Je vais donc essayer d'évoquer rapidement les différentes dimensions du mystère du Christ tel qu'il est - ou devrait - être vécu dans l'Église. Mon point de vue est celui de la tradition byzantine, mais il est clair que les Églises traditionnelles en général et orientales en particulier ont un *ethos* fondamentalement similaire. Plus encore, toute Église devrait répondre aux critères développés ci-dessous. Je laisserais donc volontairement de côté les particularités locales pour m'attacher à ce qui est commun dans l'existence ecclésiale. Il faut toutefois immédiatement préciser que la dimension 'particulière' appartient à la nature même de l'Église. Elle est comme la forme indispensable sans laquelle tout principe, aussi juste soit-il, est désincarné.

*Le mystère du Christ est préfiguré dans l'ancienne Alliance.*

Bien sûr, nous ne sommes plus aux temps où il fallait « *prouver par les écritures que Jésus est le Christ* » (Ac 18,28) et établir la légitimité de la nouvelle Alliance. Néanmoins, l'effort herméneutique des Pères de l'Église garde toute sa valeur au moins sur deux points : celui de l'intelligence des Écritures ; et celui de la réflexion sur les rapports entre la révélation et les cultures humaines.

Rappelons le principe fondamental de l'exégèse des Pères, qui est celui de l'Église primitive : le Christ est la plénitude de la révélation (Jn 1,18), le point culminant des Écritures, lesquelles témoignent de lui (Jn 5,39 & Lc 24,27). Il faut donc y lire la préfiguration de la vie du Messie, de ses œuvres et de son enseignement. Car l'incarnation est au cœur de la révélation biblique, dans laquelle Dieu se fait connaître. En conséquence, l'Écriture sainte doit s'interpréter, à la suite de Saint Athanase d'Alexandrie, à partir des différents modes d'existence du Verbe : son existence éternelle avec le Père, ses préfigurations tout au long de l'ancienne Alliance, sa kénose librement consentie lors de l'incarnation, et enfin sa glorification à laquelle est associée l'humanité qu'il a assumée. L'extraordinaire richesse de la lecture typologique et christologique des Pères est avant tout véhiculée par la liturgie (par exemple, dans la tradition grecque, la prière de l'offrande dans l'anaphore de St Basile, ou encore l'admirable homélie pascale de Méliton de Sardes), mais il serait souhaitable qu'elle devienne l'axe de l'enseignement catéchétique dans nos Églises, et qu'elle soit vulgarisée dans les groupes d'études bibliques. La connaissance de l'Écriture ne saurait être une exclusivité des Églises issues de la réforme, mais doit manifester notre fidélité aux Pères et Docteurs de l'Antiquité qui nous font accéder à l'intelligence profonde du dessein de Dieu.

Un autre aspect de la révélation est à souligner. C'est celui que les apologistes grecs appellent *logos spermatikos* (semences du Verbe). Il est même fondamental si nous voulons développer une ecclésiologie vraiment catholique. Dieu s'est certes progressivement dévoilé dans l'ancienne Alliance, et s'est pour cela choisi un peuple qui puisse préparer sa venue sur terre à la 'plénitude des temps' (Gal 4, 4), mais il a aussi suscité, dans toute culture humaine, des semences de vérité qui sont des pierres d'attente pour une future évangélisation. Il appartient au discernement de l'Église d'identifier ces éléments de vérité et de s'appuyer sur eux pour acculturer le message de l'évangile au contexte local, afin que Dieu soit glorifié par « *toutes nations, tribus, peuples et langues* » (Ap 7,9).

*Le mystère de l'Église est accompli dans la vie historique du Verbe.*

Le mystère de l'Église est totalement accompli dans l'existence historique du Verbe que le Père « *a donné pour chef suprême à l'Église, laquelle est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tout* » (Eph 1,23). Nous devons comprendre avec le plus grand réalisme que nous sommes les membres de ce corps glorieux, et qu'il y a par conséquent une véritable équivalence entre le Christ et l'Église. Or le but déclaré de l'économie divine, dont le cœur est l'incarnation du Verbe, est que « *[nous] ayons part à la nature divine* » (2P 1, 4). Cette participation n'est pensable que si nous maintenons une juste confession de foi christologique. Il ne s'agit pas ici de satisfaction intellectuelle ou de conformisme dogmatique : il en va des destinées ultimes de l'humanité et du salut de tous et chacun.

Si la doctrine christologique a été, dans l'histoire de l'Église, élaborée dans la douleur, c'est proportionnellement à son importance. Quelles que soient les différences légitimes dans sa formulation ou son vocabulaire, elle se ramène, malgré sa complexité apparente, à la double affirmation de la pleine divinité et de la pleine humanité du Christ. L'un comme l'autre doivent être affirmés simultanément avec intransigeance. La négation ou l'atténuation de la divinité ruine la faculté pour l'homme de remplir sa vocation divine et nie, en définitive, toute possibilité d'une véritable vie ecclésiale. Si sa pleine humanité est diminuée, l'incarnation est dépourvue de toute force soteriologique réelle, et il ne peut y avoir pour nous d'association possible avec le monde divin. La double nature du Christ est la seule médiation vraiment efficace entre Dieu et nous.

Il faut être conscient, toutefois, que ce point central de la foi chrétienne demeure et restera ce qu'il a toujours été : d'une part la merveille de l'histoire humaine, la puissance de salut qui s'y déploie, l'originalité irréductible de notre foi ; et tout à la fois une folie aux yeux de la sagesse humaine, qui y trouve sa crucifixion. Il ne nous appartient pas d'amoindrir ce scandale, dans la mesure où il est en même temps 'puissance et sagesse de Dieu' (1Co 1, 24).

La fidélité à la doctrine christologique de l'Église ne doit cependant pas nous pousser, comme cela a été trop souvent le cas dans le passé, à en épouser les querelles historiques. Notre foi en l'incarnation est une doctrine de salut, un témoignage de notre vie en Christ, et non un instrument de polémique pour prouver que nous avons raison - et que les autres ont tort. L'attitude qui devrait guider les différentes Églises afin de porter un témoignage commun des merveilles de Dieu est celle d'une bienveillante compréhension, d'une volonté de retrouver le sens profond de la doctrine, au-delà des mots et des formules, voire des sensibilités différentes qui l'expriment. La tradition grecque, par exemple, se caractérise par sa précision terminologique et sa tendance spéculative. La tradition syriaque est plus portée à une attitude lyrique et contemplative, tandis que la tradition latine insiste sur le réalisme éthique de l'évangile et ses prolongements sociaux. Loin d'être exclusives, ces approches sont non seulement complémentaires, mais nécessaires l'une à l'autre, et doivent être pour chacun une source de gratitude et d'émerveillement.

*Le mystère de l'Église est mystiquement participé dans les sacrements.*

Au terme de sa vie terrestre, le Christ nous a dit qu'il ne nous laisserait pas orphelins, mais qu'il nous enverrait « un autre paraclet ». L'Esprit saint est donc le prolongement de l'incarnation, et, dans les 'derniers temps', se substitue en quelque sorte au Verbe comme force agissante dans l'histoire. Il est l'agent de notre sanctification concrète, c'est-à-dire de la réalisation du salut qui est potentiellement acquis pour tous les hommes par l'incarnation, la mort et la résurrection du Verbe.

C'est dire que l'Église doit être en quelque sorte consubstantielle à l'Esprit saint. Elle est charismatique ou elle n'est pas. Et l'Esprit soufflant où il veut, il nous appartient aussi de discerner les signes, parfois surprenants, dont il parsème l'histoire. Cependant, le vecteur ordinaire de son action dans l'Église est celui de la vie sacramentelle. Je n'entends pas ici la liste classique des sept sacrements que l'on trouve dans les manuels de théologie scolastique. Encore une fois, on ne peut limiter le champ d'action de l'Esprit saint. Mais la vie sacramentelle au sens large n'est autre que le prolongement de l'incarnation : à savoir l'insertion de l'activité salvatrice et divinisante de Dieu dans le plus concret de notre vie, comme l'expose hardiment Saint Jean Damascène :

*« Ce n'est pas devant la matière que je me prosterne, mais devant le créateur de la matière, qui est devenu matière pour moi, qui a accepté de vivre dans la matière et qui a fait mon salut par la matière (...) Je vénère aussi et je respecte les autres parties de la matière par lesquelles est advenu mon salut, en tant qu'elles sont remplies d'énergie divine et de grâce. N'est-ce pas matière que le bois de la croix, trois fois béni et trois fois heureux ? N'est-ce pas matière que la montagne sainte et vénérée, le lieu du Calvaire ? N'est-ce pas matière que la pierre nourricière et porteuse de vie, le Saint-Sépulcre, la source de notre résurrection ? N'est-ce pas matière que l'encre noire et le très saint livre des évangiles ? N'est-ce pas matière que la table porteuse de vie qui nous offre le pain de la vie ? N'est-ce pas matière que l'or et l'argent dont sont faits les croix, les patènes et les calices ? Et surtout, n'est-ce pas matière que le corps de mon Seigneur et son sang ? »<sup>1</sup>*

La mention ultime de l'eucharistie est capitale pour comprendre ce passage. Si la vie de l'Église est le prolongement de l'incarnation, le nouveau mode de présence du Christ dans l'humanité, après son ascension, est celui de l'eucharistie : son corps ressuscité et son sang qu'il nous a donnés en partage, afin d'être « avec [nous] tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Ce Corps ressuscité, qui est pour nous « *vigilance de l'âme, rémission des péchés, communion du Saint Esprit, plénitude du Royaume de Dieu et entière liberté auprès de Lui* » est lieu rayonnant de toute vie sacramentelle. Mais le corps eucharistique du Christ n'est en aucune manière confiné dans le tabernacle, ni ne se limite à nos célébrations dominicales, qui en sont pourtant le cœur où se manifeste toute la plénitude de l'Église. Au contraire, il a vocation à s'étendre à toutes les activités humaines, à pénétrer toute chose de sa grâce. À ce titre, il n'y a rien de profane pour un chrétien : toute réalité de ce monde, y compris les plus ordinaires comme les repas ou encore les relations conjugales ; toute œuvre qu'on y entreprend, toute relation que l'on y noue, sont susceptibles d'être transfigurés par l'épiclese de l'Esprit.

---

<sup>1</sup> Saint Jean de Damas. Trois discours sur les images I, 16.

Cette vision sacramentelle se prolonge dans la conception des ministères, qui sont toujours considérés dans leur lien avec la communauté locale, et au service de celle-ci, selon le sens étymologique du mot. L'Église n'est ni une monarchie (où la hiérarchie dominerait l'assemblée), ni une démocratie (dans laquelle l'assemblée dominerait la hiérarchie), mais la communion et la synergie de ces deux composantes. Les ministres, s'ils sont 'pères et pasteurs' de la communauté, doivent être agréés par elle de quelque manière, directe ou indirecte.

*Le mystère de l'Église est spirituellement expérimenté par chacun.*

Depuis les origines, L'Église a été confrontée à un dilemme qui n'a jamais été résolu, et ne le sera sans doute jamais jusqu'à la parousie : il s'agit de la dialectique entre prophétisme et institution, entre charisme et ordre, entre vie spirituelle personnelle et vie ecclésiale collective. Toutefois, la tradition ecclésiastique a toujours été d'accord pour dire qu'il ne suffit pas d'adhérer extérieurement à l'Église et de participer, même activement, à ses œuvres collectives. La grâce du baptême n'est pas une rente, qui nous ferait vivre, certes, mais resterait comme extérieure à nous-même. Elle doit être assimilée par chacun, tout comme le salut universel réalisé par le Christ attend un 'Amen' personnel pour devenir effectif. Cette appropriation de la grâce baptismale a été particulièrement en honneur dans la spiritualité syriaque. Philoxène de Mabboug utilise à ce sujet la belle expression de 'baptême de la volonté' qui doit couronner le 'baptême de la grâce'. L'Église n'a jamais, et ne sera jamais, composée exclusivement de prophètes et de saints (Kyrie éleison !) mais il lui appartient de tout faire pour encourager chacun de ses membres à s'engager, si peu que ce soit, sur le chemin de la sanctification personnelle, afin de manifester quelque fruit de l'Esprit qui serait comme la floraison du baptême, et donc l'expression de son sacerdoce royal.

Personne ne contestera que, sous ce rapport, il y a du travail en perspective ! L'appartenance à l'Église est trop souvent perçue comme un facteur d'identité sociale, sans qu'elle s'accompagne toujours d'une véritable exigence éthique ou spirituelle. Bref, nous avons souvent affaire à un peuple chrétien baptisé, mais non toujours évangélisé. Comment remédier à cet état de fait anormal ? Il n'y a pas d'autre base possible que des paroisses vivantes, où chaque assemblée eucharistique serait un lieu de fraternité et de témoignage. Il est impératif d'y développer une catéchèse basée sur la liturgie. Les liturgies orientales ont l'avantage de posséder une admirable valeur catéchétique et constituent donc une base idéale pour transmettre au peuple chrétien l'abondance de la 'plénitude de Dieu' (Eph 3, 19). Il est évident que, pour cela, la liturgie doit être comprise par le peuple. Mais il faut aussi en expliquer la structure et en développer toutes les richesses, en particulier celles du cycle de l'année liturgique à travers les grandes fêtes du Seigneur. Puisque cette catéchèse ne peut guère être pré-baptismale, comme c'était le cas dans l'Antiquité, elle devrait prendre place dans le cadre d'une sorte de formation continue pour les adultes, qui

pourrait être approfondie, sur un plan biblique et doctrinal, pour ceux qui le désirent ou le peuvent, à travers des petits groupes d'étude biblique ou autre.

Enfin, il me semble que l'existence d'une vie monastique est cruciale pour nos Églises. Le monachisme, en tant que témoignage de la réalité eschatologique de l'Église, a toujours été au cœur de l'*ethos* des Églises Orientales. La communauté monastique y est une référence spontanée pour l'ensemble du peuple chrétien, et pourrait être un lieu d'études privilégié, où la tradition chrétienne serait autant vécue que scrutée.

*Le mystère de l'Église est socialement accompli dans l'Église.*

La vie eucharistique de l'Église doit s'épanouir en de multiples extensions qui, puisant à la source de la célébration, débordent largement celle-ci tout en la prolongeant dans le monde. Au plan individuel, il est normal qu'elle favorise la conversion continue des baptisés et leur croissance spirituelle, selon la situation et le rythme propre à chacun. Au plan collectif, l'activité sociale en est un prolongement naturel. Il ne doit pas y avoir de cloisonnement dans la vie chrétienne : tout y découle de la même et unique source, le côté vivifiant du Seigneur qui nous dispense le sang de la nouvelle Alliance et l'eau de l'Esprit, le pardon et la grâce. C'est pourquoi, comme il en était aux premiers siècles de l'Église, l'activité sociale de l'Église doit jaillir de la table eucharistique. Elle devrait d'abord être exprimée *ad intra* dans une fraternité réelle, qui ferait de chaque communauté locale, de chaque paroisse, un lieu naturel de soutien mutuel et d'entraide. Mais elle peut et doit aussi rayonner *ad extra*. Écoutons Saint Jean Chrysostome, s'adressant aux riches de Constantinople qui vivaient dans le luxe, aveugles aux effrayantes inégalités sociales et à la misère qui était malheureusement le lot de beaucoup dans la capitale de l'empire. Remarquons au passage la force extraordinaire de l'expression du grand Archevêque, qui identifie avec audace la figure du pauvre avec les espèces eucharistiques présentes sur l'autel :

*«Tu veux honorer le corps du Sauveur ? Ne le dédaigne pas quand il est nu. Ne l'honore pas à l'église par des vêtements de soie, tandis que tu le laisses dehors, transi de froid, et qu'il est nu. Celui qui a dit 'Ceci est mon corps' et qui a réalisé la chose par sa parole, celui-là a dit : 'Vous m'avez vu avoir faim et vous ne m'avez pas donné à manger. Ce que vous n'avez pas fait à l'un des plus humbles, c'est à moi que vous l'avez refusé !' Honore-le donc en partageant ta fortune avec les pauvres : car il faut à Dieu non des calices d'or, mais des âmes d'or.»<sup>2</sup>*

Il est clair qu'une telle manifestation de la charité divine revêt un aspect personnel. Étant un reflet de l'agapè divine, elle passe nécessairement par une relation individuelle : le 'prochain' n'est pas une abstraction qu'il ne coûte rien d'aimer, mais une personne concrète. Et il appartient à chacun d'aller à sa rencontre.

---

<sup>2</sup> Jean Chrysostome. Homélie sur l'évangile de Matthieu 50,3.

Mais cela n'empêche pas, au contraire, de s'attaquer aux causes de la pauvreté et donc aux structures injustes de ce monde. C'est là un combat toujours à recommencer, mais que l'on ne peut se dispenser de mener. Il pose au Chrétien de redoutables problèmes quant aux formes qu'il peut prendre. Il ne s'agit pas de chercher à instaurer une société parfaite, ou une 'cité chrétienne', pour peu qu'une telle entité ait jamais existé dans l'histoire. Comme le disait le philosophe russe Vladimir Soloviev, « *le but [...] n'est pas d'imposer le Royaume de Dieu sur terre, mais d'empêcher que cette dernière ne devienne un enfer pour les hommes.* » Bref, l'investissement social de l'Église ne doit pas tant s'attacher à un objectif qu'à des moyens d'action. D'ailleurs, le but est toujours consubstantiel aux méthodes utilisées pour l'atteindre : un noble projet réalisé par des procédés violents aboutira nécessairement à un état de fait brutal et tyrannique. C'est pourquoi il me semble qu'un impératif éthique doit être posé *a priori*, et il porte sur les moyens de ce combat. Ils doivent impérieusement se fonder sur la non-violence active, telle qu'exposée par le 'Sermon sur la montagne' et mise au point, dans le domaine social et politique, par la personnalité prodigieuse du Mahatma Gandhi.

Un autre point de l'activité sociale de l'Église me paraît être le souci écologique. Il relève premièrement du simple bon sens : nous n'avons qu'une terre, et c'est elle qui doit nous porter, à travers l'histoire, jusque dans les bras de Dieu. Il est donc stupide et suicidaire de l'épuiser. À cela s'ajoute un impératif qui découle de l'enseignement biblique. Dieu nous a donné d'être les gérants et les jardiniers de la création, et non ses tyrans. La relation de non-violence absolue qui existait au paradis et constitue le cœur de l'évangile ne se limite pas aux relations humaines, mais doit aussi englober la création entière, laquelle partage notre vocation à être glorifiée en Dieu, comme le souligne Saint Syméon le Nouveau Théologien :

*« De même que nos corps dissous ne s'en vont pas dans le néant pour ne plus avoir aucun genre d'existence, mais sont renouvelés par la résurrection, de même aussi le ciel et la terre et tout ce qu'elle renferme, c'est-à-dire l'ensemble de la création, seront renouvelés et délivrés de la servitude de la corruption (...) Ce n'est pas de son propre gré qu'elle a été assujettie à l'homme ; ce n'est pas de son gré qu'elle a été réduite à la corruption, qu'elle produit des fruits périssables et fait pousser des épines avec des chardons : elle obéit à l'ordre de Dieu qui a décrété cela en lui laissant l'espoir, pour l'avenir, d'une rénovation. »<sup>3</sup>*

Solidaire de notre corruption - il serait même légitime de dire, avec les Pères de l'Église, victime de notre convoitise - elle doit être associée à notre transfiguration. À ce titre, le type de relation avec la création qu'implique le problème écologique est lui aussi une extension de l'eucharistie et découle directement du cœur de notre foi : l'incarnation. La création elle aussi - la matière, dirait Saint Jean Damascène - a été

---

<sup>3</sup> Saint Syméon le Nouveau Théologien. Éthique I, 4.

comme imprégnée de la divinité par l'incarnation vivifiante du Verbe. Son destin est indissociable du nôtre, pour le meilleur et pour le pire : « *La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Car elle a été soumise à la vanité à cause de celui qui l'y a soumise malgré elle, mais avec l'espérance qu'elle aussi sera libérée de l'esclavage de la destruction pour la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous savons en effet que jusqu'à présent, toute la création gémit dans les douleurs* » (Rm 8, 19-22).

*Le mystère de l'Église est consommé eschatologiquement dans le Royaume.*

Ce déploiement social de la vie eucharistique n'est pas accessoire ou facultatif. C'est une dimension normale de l'existence ecclésiale, sans laquelle elle serait incomplète ou infirme. Mais cela ne doit pas pour autant nous faire perdre de vue que nous n'avons ici-bas qu'une 'tente', à l'image du Verbe de Dieu (Jn 1, 14), et que nous ne sommes que « *des étrangers et des passants sur la terre.* » (Hb 11, 13). Il en résulte ce difficile équilibre de la condition des chrétiens, qui doivent vivre dans ce monde comme n'y étant pas (1Co 7, 31). Comme le dit magnifiquement l'Épître à Diognète : « *toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie une terre étrangère* ». Encore une fois, cela n'enlève rien ni à la nécessité pour les chrétiens d'œuvrer dans le 'siècle', ni aux exigences de l'inculturation. Mais, paradoxalement, ce détachement peut être la source d'une action plus lucide, parce que le recul qu'il donne permet d'échapper à bien des conditionnements.

Il faut toutefois en saisir la logique profonde. L'œuvre des Chrétiens dans le monde n'est rien d'autre que le témoignage anticipé du Royaume qui vient. Chaque Église, chaque communauté eucharistique, est appelée à rendre présente, autant qu'il est possible ici et maintenant, la réalité de la Jérusalem céleste. Ce faisant, elles ne font que manifester la véritable nature et vocation de l'humanité toute entière. C'est d'ailleurs pourquoi le témoignage de la charité fraternelle, comme celui de la beauté liturgique sont si importants : ils ne sont rien d'autre qu'un reflet de cette réalité que nous espérons, et qui commence déjà à transfigurer secrètement le monde. L'Église n'a d'existence que pour l'humanité, afin d'être en son sein le levain qui fait monter toute la pâte, se manifestant ainsi comme les prémices de la seule réalité accomplie : celle du Royaume de Dieu, l'existence de ce monde n'étant que transitoire. Le sacerdoce royal des baptisés a une fonction essentiellement eschatologique, puisque, quand le Christ sera tout en tous, la totalité de ceux qui sont sauvés aura en partage la vie trinitaire.

*De l'universel au particulier.*

Telles me semblent être les caractéristiques, ou qualités, qui constituent une pleine existence ecclésiale. Ceci étant dit, l'Église n'est pas une abstraction ou une généralité. Elle n'existe qu'en tant que corps particulier. Les différentes façons de vivre l'unique mystère de l'Église, la diversité des traditions ecclésiales ne sont pas



une concession faite à l'Antiquité ou à l'obstination. Cette diversité est au contraire une qualité essentielle, ontologique, constitutive de la catholicité. Elle ne s'oppose pas à l'unité, et en particulier au ministère pétrinien, mais lui sert de base et de substance.

L'Église Melkite, comme toute autre Église locale, est appelée à incarner, à sa manière propre et irremplaçable, le « *dessein éternel que Dieu a formé dans le Christ Jésus* » (Eph 3, 11). Elle surabonde pour cela en richesses spirituelles, qui peuvent être multipliées par la créativité de l'Esprit Saint. Il lui suffit de « *boire à [sa] propre fontaine, à l'eau jaillissante de [son] puits* » (Pr 5, 15).

*Hiéromoine Élisée*

*Article inédit en français*